LE JOUR, 1950
4 JUIN 1950

PROPOS DOMINICAUX : CE QUI S'IMPRIME

Ce qui s'imprime dans le monde est d'un poids accablant cependant qu'on n'a plus le temps de lire.

Qu'est-ce qu'une vie d'homme permet de lecture, tandis que le flot montant des proses et des chiffres submerge tout ?

De la poésie nous ne dirons rien car, la pure, la vraie est par définition rare et miraculeuse. Des pages inspirées s'imposent tôt ou tard à l'univers. Le souffle divin, quand il passe par une voix d'homme, on l'entend de loin et on en fait ses délices. Nous n'appellerons pas poésie la versification malade qui sent la pharmacie et dont le monde est plein.

Pour la prose, on en a fait une grande industrie. Mais il est juste aussi que de deux milliards d'hommes vivants, il y en ait beaucoup qui écrivent et qui proposent leur inspiration et leurs lumières à l'univers.

Il y a trente ans, on pouvait lire encore l'essentiel de ce qui se publie. Depuis lors la grande série s'est emparée du livre et de l'écrit. Les aventures et les guerres ont brassé les hommes de telle manière que le nombre s'est accru immensément de ceux qui ont quelque chose à dire. Et l'exotisme s'est restreint.

Tout est maintenant accessible à chacun mais le temps a limité nos désirs. Devant l'accumulation de l'imprimé il faut faire un choix très restreint, aller au plus solide, au plus noble, au plus exaltant.

Ce siècle a poussé l'imprimerie aux excès où elle est ; que fera le siècle prochain ? Que deviendront les grandes bibliothèques, ceux qui les conservent et ceux qui les fréquentent ? Ce ne sont plus seulement les auteurs qui demandent qu'on les perpétue ; l'Etat est leur concurrent déchaîné ; à peu près partout, l'Etat imprime à tour de bras faisant l'opinion avec la propagande, faussant parfois la connaissance, troublant les intelligences et les consciences avec les pièges de son information.

Livres, journaux, revues, bulletins et tracts de toute sorte, écrits dans toutes les langues, traduits de toutes les langues, cela pleut sur une humanité anémiée sur le plan du spirituel, et qui reçoit le terrible choc sans plus savoir à quelle philosophie, à quelle politique à quelle sagesse ou à quelle folie se vouer.

Certes, nous ne voulons plus d'illettrés mais, si l'on n'y veille un peu, voyez où cela conduit. Et quand les langues ne suffisent plus, l'image s'ajoute au texte pour se faire lire, les diaboliques s'arrangent pour émouvoir les instincts les plus secrets.

Ce n'est pas tout qu'on ne puisse plus tout lire ; **on ne peut plus se défendre contre le pire.**

Un tel problème va plus loin que tous les discours. Notre passion de connaître nous jette dans les bras du séducteur, tandis que les lumières dont la flamme est pure restent sous le boisseau.

Au-delà des classiques, le monde a besoin que des hommes indépendants lui disent ce qu'il faut lire. Voici l'heure des vrais critiques, mais où sont-ils ? Ces bienfaiteurs eux-mêmes, pervertis ou écrasés par la marche des rotatives, on ne les trouve plus.